

Gérard Cartier

L'opium des Lettres ?

Ce texte répond à une enquête de la revue en ligne Secousse sur le thème : « Le style est-il de droite ? »

« L'attribution du prix Nobel à Annie Ernaux a donné lieu à un débat très animé, souvent virulent, entre ceux qui estiment cette récompense injustifiée, au motif de l'étroitesse de ses thèmes et de la banalité de son écriture, parti qu'elle revendique sous le nom « d'écriture plate », et ceux qui, se félicitant de cette consécration, mettent en avant son engagement social et l'efficacité de ses récits, et accusent ses détracteurs d'être réactionnaires et misogynes. Au plan littéraire, la querelle porte essentiellement sur la question du style. Une opinion assez répandue parmi les tenants de la récente nobélisée peut se résumer ainsi : l'effort au style est de droite. Au-delà de votre avis éventuel sur l'œuvre d'Annie Ernaux, qu'en pensez-vous : le style est-il de droite ? »

Non, en littérature, le style n'a pas d'affiliation politique. Le style est simplement la manière dont un écrivain utilise les mots pour exprimer ses idées et ses émotions. Il peut être influencé par divers facteurs tels que le contexte historique, la culture, l'éducation, l'expérience personnelle de l'écrivain, mais pas par son orientation politique. En outre, les auteurs peuvent avoir des opinions politiques, mais cela ne signifie pas nécessairement que leur style est influencé par leur orientation politique. En fait, de nombreux écrivains ont créé des œuvres qui sont souvent considérées comme politiquement neutres ou qui transcendent les affiliations politiques. Par exemple, les œuvres de Shakespeare sont considérées comme des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, mais il est difficile de dire que son style était de droite ou de gauche. En fin de compte, le style en littérature est une question de technique et de choix d'expression personnelle, plutôt que de politique ou d'idéologie.

Ceci est l'opinion du chat de Geppetto¹, c'est-à-dire l'opinion commune. Elle est claire et synthétique ; elle peut satisfaire un esprit rationnel : le style d'un écrivain ne dépend pas de son opinion politique. Si elle connaissait notre littérature, l'*Intelligence* aurait pu citer quelques auteurs de gauche, de Hugo à Aragon, dont on ne peut nier qu'ils aient un *style*, et ajouter que des écrivains de droite (Balzac) ont dévoilé les ressorts et les travers de la société mieux que beaucoup d'écrivains populistes à la plume d'école primaire. Et si la redoutable Machine avait un peu de style, elle aurait pu terminer par un trait d'esprit : comme si le fait de bien s'habiller était la marque d'une opinion de droite et que, quand on est de gauche, on devait aller dépenaillé.

Je pourrais en rester là. La réponse à l'enquête m'aurait pris un quart d'heure. Mais elle laisserait de côté ce fait intrigant : pourquoi, à l'occasion du Nobel d'Annie Ernaux, des gens cultivés ont-ils affirmé sans sourciller que *le style est de droite*, et que tant d'autres, sans le théoriser, l'aient insinué dans le feu de la polémique ? La formidable foire d'empoigne qui a mis aux prises tenants et détracteurs de l'écrivaine dans la presse et sur les réseaux sociaux n'a pas fait progresser d'un pouce le débat, les échanges se réduisant

le plus souvent à des invectives où la littérature avait peu de part. On a ainsi vu des gens de droite condamner son œuvre en arguant des engagements de la citoyenne Ernaux ou de sa lettre-pétition contre Richard Millet, et dans l'autre camp, des Insoumis se réjouir bruyamment de « *notre Nobel* ». Ayant eu la naïveté de me risquer sur ce champ de guerre pour exprimer une opinion littéraire (malgré un intérêt sociologique pour un ou deux de ses livres, en particulier *L'Événement*, consacré à son avortement clandestin, j'avoue avoir peu de goût pour l'œuvre d'Ernaux ; au regard des grands Nobel, Faulkner, Claude Simon, elle fait piètre figure), je me suis vu rejeté dans les ténèbres de la réaction et, pour faire bonne mesure, taxé de misogynie. Les précédents récipiendaires français, Le Clezio et Modiano, avaient eux aussi été contestés, mais le débat était resté courtois, chacun admettant que les lecteurs sont divers et que la grandeur de la littérature est de pouvoir tous les satisfaire. S'il n'en a pas été ainsi pour Annie Ernaux, c'est qu'on a fait de son œuvre un marqueur politique – à commencer par le jury Nobel, qui a peut-être tenté, en couronnant une écrivaine réputée féministe, de se racheter du scandale qui avait secoué l'institution. Les attendus du prix signalent « une vie marquée par de fortes disparités en matière de genre, de langue et de classe », et soulignent qu'Annie Ernaux « avec un grand courage et une acuité clinique révèle les tourments de l'expérience de classe », mais il y est à peine question de littérature : « un langage simple, sans fioritures »².

Les désaccords sur le *style* se nourrissent évidemment de l'ambiguïté du mot. Chacun s'en forge une définition. La plus juste, à mon sens, celle qui rend le mieux compte de ma pratique, est due au poète Jude Stéfan : « Le style, c'est l'effort contre soi-même.³ » Elle a le mérite de souligner qu'on ne peut en juger au regard de critères absolus, d'ordre esthétique, politique ou autres, et que plus qu'une façon de choisir et d'agencer les mots, c'est une exigence intérieure : ne pas se contenter de ce qui jaillit, dépasser ce que soufflent l'habitude, les admirations littéraires, l'incessante dictée de la société, lutter contre soi pour trouver une forme aussi parfaite qu'on le peut – parfaite au regard d'un mètre-étalon personnel forgé par sa sensibilité et le souci de la vérité, de la beauté, de l'originalité, etc. « Le style, c'est l'homme », selon la célèbre formule de Buffon : l'homme se refusant à l'effusion naturelle, aux idées préconçues, tentant d'arracher à soi ce qui se refuse, le plus intime, la matière irradiante qui le fait différent de tous. Celle-ci peut venir au jour sous des formes variées, successivement ou simultanément – Romain Gary devient Émile Ajar, aux styles dissonants, sans cesser d'être lui-même.

Peut-on dire d'Annie Ernaux, qui a revendiqué la platitude comme son idéal, qu'elle a un style ? Son premier livre, *Les Armoires vides*, où l'on découvre le petit monde où elle a grandi, est écrit dans une langue vivante, semée d'images (« ...une plaque de vin séché où dansent les mouches bleues aux reflets de bijouterie.⁴ ») et d'inventions stylistiques ; elle était alors, elle aurait pu devenir une sorte de Colette acide et sacripante ; je l'ai lue avec un plaisir qui ne tenait pas qu'aux situations et aux idées – un plaisir *littéraire*. Ce n'est qu'ensuite, par un effort contre elle-même, qu'elle a peu à peu adopté l'écriture qu'on lui connaît, dénuée de tout ce qui fait aimer la littérature et la distingue d'un article de journal bien écrit. On ne peut donc pas, à proprement parler, lui refuser un style ; mais le paradoxe est que par ce sacrifice, elle a rejoint un idéal qui n'est pas celui des écrivains, mais celui des professeurs (dont elle a fait partie), des journalistes, des sociologues : exprimer le plus simplement et le plus clairement possible une pensée qui préexiste à son expression – ce qu'on peut qualifier de degré zéro de la littérature. Elle a mis tant d'eau dans son vinaigre que cette tisane passe sans laisser de trace. J'ai lu deux fois *La Place*, à vingt ans d'intervalle, sans en garder le moindre souvenir – expérience que je sais partagée par d'autres. Ayant ainsi éliminé la littérature (je reconnais que c'est un peu

rapide ; outre *Les Armoires vides*, le long ressassement de *Se perdre*, le journal de son aventure avec un diplomate soviétique, n'est pas sans effets littéraires, et quelques pages au début des *Années* témoignent d'un effort au style ; mais ces réussites sont mineures et isolées), de l'écrivaine il ne reste que le discours. Lors de la polémique sur le Nobel, c'est à cette aune, qu'ont été jugés ses lecteurs. Elle est aimée pour ses idées ; elles sont réputées sociales et féministes ; ergo ses détracteurs, et ceux qui la boudent, sont réactionnaires et misogynes : cqfd. Tout jugement littéraire à son propos est par avance discrédité. Pour qui ne se sent pas spécialement de droite, l'injonction d'aimer l'œuvre d'Ernaux sous peine d'être ainsi honni est mal supportable. De là, la guerre picrocholine qui a enflammé le monde littéraire.

Revenons à l'enquête. Ceux qui pensent que « le style est de droite », comme je l'ai lu, donnent au mot une acception restreinte, bien différente de celle de Stéfan, et qui équivaut à « beau style », c'est-à-dire, au choix : noble, affecté, ampoulé, précieux, brillant, châtié, élégant, éloquent, emphatique, enflé, pour reprendre quelques épithètes du *Dictionnaire analogique* de Boissière. Dans ce sens, le style serait l'apanage d'écrivains qui aiment la littérature plus que la vérité, qui l'aiment aux dépens de la vérité : des écrivains de droite, donc – et à titre de démonstration, on produit Proust, Morand, Millet⁵... C'est une vieille lune, qui remonte au moins à Poulaille et à la littérature prolétarienne, qu'on pourrait résumer ainsi : le style est l'opium des Lettres. Un écrivain de gauche doit décrire la réalité, en particulier celle du peuple (j'use de ce terme entré en désuétude à défaut d'un autre plus explicite), dans une langue compréhensible par le peuple : parler du peuple au peuple⁶ – Poulaille ajouterait : par le peuple. Toute recherche formelle est suspecte, comme on l'a vu au temps du réalisme socialiste. Les présupposés idéologiques et les objectifs du combat politique ont bien changé depuis la disparition de l'URSS ; on parle moins d'émancipation de la classe ouvrière que de libération des femmes, des mœurs, des consciences, de la nature ; mais, comme on l'a constaté il y a peu, la prohibition du « style » a toujours des adeptes. La revendication de clarté et de simplicité d'Annie Ernaux (« Je n'ai pas le droit de prendre le parti de l'art. », « Je souhaite rester [...] au-dessous de la littérature⁷ ») est un nouvel avatar de cette pensée ancienne.

Doit-on bannir l'art au nom de la vérité, rester en-dessous de la littérature, écrire à l'encre claire et en langue plate pour parler des classes populaires ? L'idée sous-jacente est qu'elles ne sont pas dignes de la littérature, ce qui entretient les préjugés régnant à leur rencontre. Beaucoup peuvent témoigner du contraire. J'ai l'exemple de mon père, fils de paysan, et même pas, de fermier sans terre, qui émigra en ville, fut cheminot la nuit sur les voies, et qui disait sa fascination pour *Les Misérables*, roman qui avec d'autres de la même trempe lui avait donné la passion de la lecture. Quel démenti aux contempteurs du style ! Il fut un temps, dans un autre siècle, où les gens de gauche revendiquaient « la culture pour tous » ; où l'on pensait qu'il fallait offrir à chacun le meilleur, quelle que soit sa condition sociale ; où les comités d'entreprise, pourtant peu suspects d'être de droite, incitaient les ouvriers à aller au théâtre, non pour se divertir aux auteurs de boulevard, mais pour voir Shakespeare, Molière, Hugo, Brecht, sans postuler qu'ils ne comprendraient pas, sans même s'inquiéter du sens politique des pièces. Vitez voulait un théâtre populaire, c'est-à-dire « élitare pour tous ». La même exigence valait pour la littérature, quand bien même, pour reprendre un mot d'Olivier Rolin, elle est « l'art de l'ambiguïté⁸ », c'est-à-dire de la complexité. Est-ce cela qui gêne ceux qui assimilent le style à la droite ? Je ne conteste pas leur sincérité, mais il faut bien reconnaître qu'ils prennent le contre-pied de ce pour quoi des générations de gens de gauche se sont battus.

Puisque j'en ai l'occasion, j'avoue qu'autre chose me déplaît chez Annie Ernaux. Elle a dit à de multiples reprises, dans ses livres et ses interventions, sa honte de son milieu d'origine (il faut lui rendre cette justice qu'elle n'a pas tu ce sentiment ingrat), la ramassant dans une formule qui a fait florès : elle serait une « transfuge de classe ». De la part d'une enseignante, même écrivaine, l'affirmation est curieuse. Ceux qui connaissent le salaire et les conditions de travail des professeurs savent qu'ils sont loin de faire partie des classes privilégiées. Mais pour Annie Ernaux la culture et les mœurs supplantent les inégalités sociales : un enseignant fait partie des *petits-bourgeois*, des *dominants*, concept emprunté à Bourdieu dont la lecture, dit-elle, a provoqué en elle « un choc ontologique violent⁹ », suite à quoi elle s'est voulue sociologue – on pourrait dire de l'écrivaine que *Bourdieu l'a tué*. Quoi qu'il en soit, la formule « transfuge de classe », sous un masque politique, n'exprime qu'un violent rejet de la langue et des us de ses parents ; elle en donne cet exemple digne de l'enfer : saucer son assiette avec son pain. Ce n'est pas tant sa honte qui me gêne (elle est déplaisante, mais il serait déplacé de lui en faire grief : toute vérité est bonne à dire), que le dolorisme qui l'accompagne et sa théorisation au moyen d'un cliché inlassablement répété, jusque dans sa Conférence Nobel. M'irrite aussi la formule souvent reprise, jusqu'à introduire son discours de Stockholm : qu'elle écrit « pour venger sa race¹⁰ ». Si elle l'avait laissée dans le champ littéraire, on pourrait l'admettre : ce serait une manière imagée de dire sa reconnaissance des sacrifices consentis par ses parents pour qu'elle étudie et vive mieux qu'eux-mêmes. Mais l'arracher à Rimbaud pour en faire un slogan politique est ridicule – que vient faire ici *sa race* ?

Je ne me suis éloigné de la littérature que pour y revenir. Ayant lu ou relu pour l'occasion tous les livres d'Ernaux, plus qu'un souci de justesse et de vérité, je crois que c'est la honte de son origine (« La honte est devenue un mode de vie pour moi¹¹ »), ou plutôt la honte de sa honte qui explique son refus du style. Faire pénitence, se punir d'un péché (la honte de ses parents, le mépris qu'elle leur voue) en se privant de plaisir (le style) est un moyen d'expiation et de rachat familial aux catholiques. « Naturellement, aucun bonheur d'écrire. » « Je ne connaîtrai jamais l'enchantement des métaphores, la jubilation du style.¹² » Faut-il rappeler que la future écrivaine a fait ses études dans une institution religieuse, où elle a non seulement appris les « bonnes manières », mais aussi des pratiques de dévotion comme les « billets de confession » et le « carnet de sacrifices » ? Je ne crois pas que son œuvre et ses idées sur la littérature soient compréhensibles en dehors de cet éclairage. L'écriture plate est sa haire et sa discipline.

¹ ChatGPT : <https://openai.com/blog/chatgpt>

² Site Nobel : <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/ernaux/facts/>

³ Jude Stéfan, *Pandectes* (Gallimard, 2008), p.282.

⁴ *Les Armoires vides* (Gallimard, 1974), p. 117 (paginations de l'édition Quarto).

⁵ Et que dire des poètes ? À ce compte, ce sont d'indécrottables réactionnaires : la poésie est inadmissible.

⁶ Sur ce point, je renvoie à l'entretien d'Olivier Barbarant et Victor Laby avec Dominique Fernandez pour la revue *Commune*. Olivier Barbarant écrit : « Pourquoi faudrait-il, pour parler au peuple, parler du peuple ? Sous la générosité de l'ambition, c'est aussi une assignation : on ne lit pas seulement pour se voir représenter, pour trouver du Même, mais pour aller vers de l'Autre. Enfermer le peuple dans une littérature qui lui serait destinée, parce qu'elle le représenterait, c'est aussi lui interdire la circulation, le décentrement et la découverte qui font tout l'apport de la lecture. »

⁷ *La Place* (Gallimard, 1983), p 442, puis *Une femme* (Gallimard, 1987), p. 560.

- ⁸ Olivier Rolin, *Bric et broc* (Verdier, 2011), repris in *Circus 2* (Le Seuil, 2012), p.1198.
- ⁹ *Le Monde*, 5 fév. 2002 (https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux_261466_1819218.html)
- ¹⁰ ↑ <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/ernaux/201000-nobel-lecture-french/>
- ¹¹ *La Honte* (Gallimard, 1997), p. 266.
- ¹² *La Place* (Gallimard, 1983), p. 451, puis *La Honte* (Gallimard, 1997), p. 238.